

Culture 15

Spectacle

Est-ce le texte qui porte la musique ou la musique qui porte le texte ?



L'ensemble musical Ars Nova et, en médaillon, les artistes derrière le spectacle « Traverser, ou la passion d'Adonis ».

Photo Arthur Pequín

« Traverser, ou la passion d'Adonis », du compositeur libanais Zad Moultaqa, a été présenté ce week-end en première mondiale dans le cadre du Festival d'Île-de-France, à Vincennes.

Zeina SALEH KAYALI
(de Paris)

Le Festival d'Île-de-France n'est jamais à court d'idées originales. Important commanditaire de musique contemporaine, il est toujours à la recherche et en exploration de rencontres nouvelles et de créations musicales. « Traverser, ou la passion d'Adonis », du compositeur libanais Zad Moultaqa, au cœur de sa programmation de 2015, était présenté en première mondiale à l'auditorium Jean-Pierre Miquel à Vincennes.

Guidé par la poésie d'Adonis qui en est le fil conducteur, Zad Moultaqa crée, autour de cette parole si puissante, un écrin composé d'une bande son faite de fragments de ses musiques (*Azan*, *Zikr*, etc). D'entrée

de jeu, le spectateur est pris à la gorge, plongé dans une forme de stupeur léthargique dont il ne sortira qu'à la fin du spectacle, tant il se dégage de force et de violence de cette œuvre. Adonis lui-même, d'une voix profonde et spectrale, en est le récitant et déclame ses propres vers alors que les sons se déploient parallèlement à la poésie. Est-ce le texte qui porte la musique ou la musique qui porte le texte ? Nul ne saurait le dire tant l'intimité entre les deux est inextricable.

Le texte est d'une violence extrême. Il y est question de guerres entre Arabes et Byzantins, de décapitations, de crucifixions, de sang, d'horreurs anciennes mais pourtant si actuelles et, avec une régularité effrayante, un glas sinistre ponctue la parole du

poète, implacablement scandé par le talentueux percussionniste Claudio Bettinelli. Soudain, une plainte poignante s'élève, déchirant les airs. C'est celle de la soprano Amel Brahim Djelloul qui, d'une voix cristalline, invoque, implore et supplie, accompagnée au oud par Youssef Zayed et au violon par Rachid Brahim Djelloul.

Après ce chaos littéraire et musical qui s'est déroulé dans la pénombre et qui a glacé le sang du spectateur rivié à son fauteuil, soudain tout s'éclaire et s'apaise. Le quatuor, composé du oud, du violon du daff et de la voix, se retrouve alors en pleine lumière, et interprète une série de Mouachahat andalous symbolisant ainsi l'âge d'or de la civilisation arabe.

Pour Zad Moultaqa, le

rôle de l'artiste en général « est d'apporter un regard et un éclairage neufs sur le monde, le questionnant constamment, le torturant même afin de trouver un chemin possible pour ce laps de temps que nous avons à traverser ». Le compositeur pense qu'il « est impossible d'apporter ce regard avec des outils anciens même si la modernité peut et doit se nourrir de l'énergie du passé, elle ne doit jamais s'y complaire et encore moins épouser ses outils ».

Pari réussi pour un créateur en pleine possession de ses moyens artistiques et dont le questionnement du langage musical ne cesse d'évoluer et de s'affirmer, lui donnant une notoriété de plus en plus importante dans les cercles musicaux occidentaux.